

## Annie Staricky

### À propos des jouissances \*

Avec le champ de la jouissance qu'il ouvre en 1959 dans *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan ne va cesser d'affiner les rapports du sujet au réel, en travaillant l'articulation complexe de la jouissance et du désir : en 1960, avec le phallus, il distingue la jouissance du désir ; en 1963, il montre avec l'objet *a* comment il *sépare* le désir du champ de la jouissance ; et à partir de 1971, il repère la jouissance phallique, puis en 1973 la jouissance féminine, dite supplémentaire. Et c'est en 1974 qu'il montrera, sur la mise à plat du nœud borroméen, le *branchement*, c'est le terme qu'il emploie, des différentes jouissances (jouissance de l'Autre, jouissance phallique et jouissance du sens) sur le *plus-de-jouir*, sur le désir. Ce sont là quelques dates-clés qui scandent ce parcours sur plus de quinze ans et sur lequel je vais revenir.

Dès 1959-1960, dans *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan reprend la notion freudienne de *das Ding* pour montrer la capture de la jouissance par le signifiant. La référence à *das Ding* apparaît chez Freud dès l'*Esquisse* en 1895, puis dans « La négation » en 1925. On peut dire aussi qu'avec la découverte de l'au-delà du principe de plaisir, fondé sur la pulsion de mort au principe de la répétition, Freud approche quelque chose de la jouissance, même s'il ne la conceptualise pas comme telle : il repère en tout cas un « principe plus archaïque, plus pulsionnel <sup>1</sup> » que le principe de plaisir, et qui n'est ni la satisfaction ni le plaisir. C'est Lacan qui, à partir de ces racines freudiennes et dans le temps de la construction de la théorie du signifiant <sup>2</sup>, va conceptualiser le champ de la jouissance. Il dira d'ailleurs

\* 29 mars 2007.

1. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.

2. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

qu'il aurait aimé que ce champ s'appelle le champ lacanien, considérant que c'est sa contribution la plus importante à la découverte freudienne.

Lacan évoque la figure topologique du tore pour dire que la jouissance est ce qui est à la fois le plus étranger et le plus intime au sujet tout en étant hors signifiant, c'est-à-dire dans le réel<sup>3</sup> : sur le corps de l'anneau seraient les représentations I et S du sujet et au niveau du trou central, la Chose, soit la jouissance placée au cœur des représentations du sujet. Cette jouissance n'existe pas sans l'incidence du signifiant dans le réel. Elle est toujours éprouvée dans le corps, elle est originaire et mythique, d'accès impossible et vient à la place de l'objet perdu de toujours. Si cette jouissance a partie liée avec le signifiant, elle est inaccessible et interdite à qui parle : c'est la jouissance incestueuse de la mère, interdite par la loi symbolique. Cela est le repérage premier, en 1959, de cette jouissance originaire, qu'il appellera, en 1974, la jouissance de l'Autre, jouissance du corps, hors signifiant, à l'intersection de l'imaginaire et du réel. J'y reviendrai. Et je souligne que c'est par cette jouissance-là que Lacan ouvre le champ de la jouissance. Je vous renvoie aussi au remarquable passage sur *das Ding* qu'écrit Patrick Valas dans son livre<sup>4</sup>.

Par ailleurs, dans le premier trimestre 1958, Lacan va faire du phallus le signifiant du désir dans l'Autre<sup>5</sup>, et, à la différence de Freud qui lie essentiellement le phallus à l'assomption de la sexualité au temps de l'œdipe, il montre que le phallus opère dès la division du sujet « en donnant la raison du désir de l'Autre<sup>6</sup> » à partir duquel le désir du sujet va se constituer. – Notons que dès novembre 1958, dans « Le désir et son interprétation », il donne une indication sur la structure du fantasme, dont il dit qu'il est une réponse à la détresse du sujet face à la rencontre primordiale du désir de l'Autre et qu'il est « ce lieu d'issue par où le désir du sujet va apprendre à se situer<sup>7</sup> ». Le fantasme est donc protection contre l'angoisse du désir de l'Autre et soutien du désir du sujet. – Si j'évoque donc ici le

3. J. Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse, 1959-1960*, Paris, Seuil, 1986, p. 87.

4. P. Valas, *Les dit-mensions de la jouissance*, Toulouse, Érès, 1998, p. 44-55.

5. J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient, 1957-1958*, Paris, Seuil, 1998 ; « La signification du phallus » (9 mai 1958), dans *Écrits*, op. cit.

6. J. Lacan, « La signification du phallus », art. cit.

7. J. Lacan, « Le désir et son interprétation », séminaire inédit, 12 novembre 1958.

fantasme, c'est parce qu'il est impossible de parler de la jouissance sans parler du désir et du fantasme.

Je reviens au phallus. Le pas de Lacan est de repérer le phallus comme un signifiant (il en fait aussi un signifié et une signification), et ce dans le mouvement de la construction de sa théorie du signifiant : « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir <sup>8</sup>. » Dans ce même pas, il situe le phallus en deux temps de la structure : dans la division signifiante et dans le temps de la sexualité œdipienne. En 1960, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir <sup>9</sup> », il se sert du phallus pour une première *distinction* du désir et de la jouissance avec la distinction du phallus imaginaire,  $-\phi$  (moins phi), et du phallus symbolique,  $\Phi$  (grand phi). Le  $-\phi$  désigne un blanc dans l'image spéculaire, la partie manquante de l'image désirée, la fonction imaginaire de la castration ; il s'agit là de l'imaginaire non spéculaire (déjà amorcé en 1954 avec le schéma optique <sup>10</sup>). Cette négativation imaginaire est, je le cite, « ce qui prédestine le phallus à donner corps à la jouissance dans la dialectique du désir <sup>11</sup> ». Et ce  $-\phi$  est un point de passage au  $\Phi$ , qui, lui, est le signifiant de la jouissance interdite à qui parle, situé sur le graphe au lieu du manque dans l'Autre,  $S(\mathcal{A})$ . Ce passage du  $-\phi$  imaginaire au  $\Phi$  symbolique distingue donc la jouissance du désir : ainsi, c'est bien par le renoncement à la jouissance interdite, qui est le consentement à la castration, que le sujet accède au désir.

Cette distinction de la jouissance et du désir, avec leurs rapports complexes, est un fil conducteur jusqu'à la fin de l'enseignement de Lacan. Elle est en jeu avec l'objet *a*, en 1963, nous allons le voir, et dans le *branchement* des différentes jouissances sur le désir en 1974 sur la mise à plat du nœud. Mais pour l'heure, en 1960, c'est le phallus, à la fois signifiant du désir et signifiant de la jouissance interdite, qui articule désir et jouissance. Cette articulation est au fondement de sa théorie du désir d'alors : elle aura des conséquences déterminantes pour la direction de la cure et la fin de la cure.

8. J. Lacan, « La signification du phallus », art. cit., p. 692.

9. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960), dans *Écrits, op. cit.*

10. J. Lacan, *Les Écrits techniques de Freud, 1953-1954*, Paris, Seuil, 1975, p. 92, 143, 160.

11. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », art. cit., p. 822.

Dans l'étape suivante, c'est l'objet *a*, qui est un grand virage dans l'élaboration de Lacan en 1963, qui va *séparer* le désir du champ de la jouissance. Il écrit dans *L'Angoisse* le tableau de la division signifiante <sup>12</sup>, où le petit *a* est le reste réel du sujet qui choisit de sa division par le signifiant.

A	S	Jouissance
a	Å	Angoisse
§		Désir

*Schéma du 13 mars 1963*

Cette division et son reste inscrivent dès lors une *partition* dans le champ de la jouissance : la jouissance originaire, d'avant la division, qu'il appelle ici sujet de la jouissance, S, qui est la jouissance interdite, celle de *la Chose* et qu'il appellera la jouissance de l'Autre en 1974, et celle issue de la division, ce reste, ce *plus-de-jouir* qu'est l'objet *a* et la jouissance phallique <sup>13</sup>. Il faut attendre, je pense, les quanteurs de la sexualité, en 1971, pour qu'il formalise la jouissance phallique, elle aussi marquée du signifiant, issue de la division signifiante. J'y reviendrai.

Il faut aussi noter dans ce tableau de la division la présence des deux termes qui écrivent la structure du fantasme, § et petit *a*, qui se trouvent du côté de l'Autre : le fantasme, dont il a déjà donné l'écriture dans le graphe en 1960, « §  $\diamond$  a », écrit la complexité de la relation primordiale du sujet à cet objet très particulier, l'objet *a*, qui a la structure de l'objet perdu repéré par Freud et dont Lacan montre qu'il est le support du désir dans le fantasme. Dès qu'il y a division, il y a l'objet *a* et la constitution du fantasme. L'objet *a* est support du désir dans le fantasme, mais le fantasme est aussi un cadre pour la jouissance originaire interdite, puisqu'il se constitue de la division du sujet. – C'était mon exposé d'octobre 2006 au Collège clinique, où je citais Freud, qui très tôt a repéré que « les fantasmes édifient des défenses psychiques contre le retour des souvenirs des scènes

12. J. Lacan, *L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, leçon du 13 mars 1963.

13. Cf. le schéma éclairant qu'en fait P. Valas, *Les dit-mensions de la jouissance*, Toulouse, Érès, p. 58.

primitives qu'ils ont pour mission d'épurer et de sublimer <sup>14</sup> ». – La structure du fantasme, telle que Lacan la reprend, est donc réglée par la distinction entre désir et jouissance, et inscrit cette distinction pour la névrose. On peut évoquer par différence ce qui a l'allure d'un fantasme chez Schreber au début de sa décompensation : « Qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement », et qui en fait n'en est pas un puisque cet énoncé va se réaliser au sens le plus réel dans la construction du délire où il deviendra cette femme de Dieu ayant pour mission de racheter l'humanité. Ici la jouissance de l'Autre la plus mortifère se réalise, entraînant la mort du sujet, tant dans sa représentation signifiante que dans son rapport au désir : en quo l'énoncé de départ n'était pas un fantasme.

Mais revenons à l'objet *a*. Je fais d'abord une incise, qui a son importance : je me suis demandé comment Lacan, concernant la structure du désir, passait du phallus à l'objet *a* cause du désir. On voit qu'il ne place pas ce phallus dans le tableau de la division signifiante. Je dirai que le phallus lui sert de frayage pour établir le statut du petit *a* en tant qu'il est comme le  $-\varnothing$ , non spéculaire, au lieu du manque dans *i(a)*. Au fond, c'est l'imaginaire non spéculaire, repéré dès 1954 sur le schéma optique, qui va le conduire et au  $-\varnothing$  et à l'objet *a*. Objet *a* dont il va établir, à partir de 1963, le statut réel en démontrant qu'il est *séparé* du sujet par une coupure interne, sur le modèle structural de la première séparation du sujet de ses enveloppes au moment de la naissance <sup>15</sup>. L'objet *a*, qui renvoie, non pas par hasard, aux orifices du corps, aux trous du corps, est fantasmé comme partiel parce que caduc, parce que pouvant être séparé du corps, pouvant être perdu. « L'objet partiel est un fantasme de névrosé <sup>16</sup> », dit Lacan. Et c'est en tant qu'il peut être fantasmé comme perdu qu'il est cause du désir. Cet objet *a* a la structure de l'objet perdu, trouvaille de Freud, c'est un morceau du sujet qui choisit et dont le fantasme de la retrouvaille est le support du désir : ainsi l'objet *a* est-il support du désir dans le fantasme. L'objet *a* est donc cause du désir en raison de cette coupure singulière, interne au champ du sujet. Je cite Lacan : « Cet objet perdu, aux différents

14. S. Freud, « Manuscrits L et M à Fliess » (2 mai 1897), dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF.

15. J. Lacan, *L'Angoisse*, *op. cit.*, leçons des 6 et 13 mars 1963.

16. *Ibid.*, leçon du 6 mars 1963.

niveaux de l'expérience corporelle où se produit sa coupure, c'est lui le support de cette fonction de la cause<sup>17</sup>. » « C'est cette part de nous-mêmes, ce morceau charnel arraché, cette livre de chair, cette part à jamais perdue qui est corporelle et dont la fonction est partielle. [...] nous ne sommes objectaux, c'est-à-dire objets du désir, que comme corps [...] c'est ce qui reste toujours au dernier terme, désir du corps de l'autre et rien que désir de son corps [...] on peut dire certes "c'est ton cœur que je veux" mais ce cœur est à prendre au pied de la lettre, c'est comme partie du corps qu'il fonctionne, c'est si je puis dire comme tripe<sup>18</sup>. »

Maintenant, il faut dire que la fonction de l'objet *a* comme coupure interne dans le champ du sujet, comme coupure du désir dans le champ de la jouissance, c'est essentiellement la cure et particulièrement la fin de la cure qui le produisent et permettent d'en savoir quelque chose. La fonction de l'objet *a* cause du désir émerge de façon contemporaine du moment où le sujet se déprend de sa prise comme objet de la jouissance de l'Autre et où il se laisse diviser par cet objet du fantasme singulier qui cause son désir. Ce retournement dans la position subjective est le virage de la passe établi par Lacan. Les objets du fantasme étant dans le temps d'avant chargés de jouissance phallique, de jouissance de l'Autre possiblement, c'est le fait que le sujet décomplete l'Autre qui fait apparaître à son niveau ce rapport de coupure interne qu'il entretient avec l'objet *a*, coupure interne qui est l'objet *a* lui-même. L'objet *a* est coupure du désir dans le champ de la jouissance. – Il faut distinguer dans ce paragraphe la jouissance de l'Autre au sens génitif et la jouissance de l'Autre originaire et interdite au niveau du sujet.

À propos de ce virage de 1963, je voudrais dire aussi ceci, c'est encore une incise : Lacan nomme l'objet *a* dans le premier trimestre 1963, et le 20 novembre 1963, dans cette unique leçon du séminaire, il parle des noms du père au pluriel. Et ce passage au pluriel du *Nom-du-père* le conduira à établir sur dix ans un *Nom-du-Père* réel, non plus celui de la métaphore paternelle, qui transmet le phallus dans le symbolique et gouverne les identifications, mais un *Nom-du-Père* lié au réel du désir du père, un *Nom-du-Père* qui est la fonction

17. *Ibid.*, leçon du 8 mai 1963.

18. *Ibid.*, leçon du 8 mai 1963.

nommante du père, qui est la nomination. C'est ce qu'il écrira en 1975 dans *R.S.I.* sur le quart terme du nœud borroméen à quatre. Cela pour dire que cette distinction du désir et de la jouissance, qu'il continue de préciser avec l'objet *a*, il va s'en servir aussi pour travailler la fonction paternelle et en préciser les différentes facettes dans les différents registres : le *Nom-du-Père* n'est plus seulement un signifiant, il est marqué d'un défaut, lieu de retour de la jouissance du père, et le *Nom-du-Père* est réel au niveau de cette fonction nommante du père, fonction dont il dit précisément qu'elle « fait le nœud <sup>19</sup> ».

Lacan conceptualise à proprement parler la jouissance phallique à partir des quanteurs de la sexualité, qu'il écrit en 1971 dans *...ou pire*, puis en 1973 dans *Encore*. Avec les quanteurs, il démontre la structure logique de la castration à partir de l'inscription dans la fonction phallique. Cette fois, il reprend la référence au phallus en désignant une *fonction phallique*, dont il se sert pour établir la différence des positions sexuées homme et femme : il y a non pas d'identité homme ou femme – c'est déjà chez Freud – mais une différence d'inscription dans le rapport à la fonction phallique, fonction phallique qui vient suppléer à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire du sexe. L'homme y est inscrit, la femme *pas-toute* inscrite. Cette différence d'inscription marque le rapport à la castration pour chacun des sexes et a une incidence sur le rapport à la jouissance, sur le rapport au désir aussi bien.

Côté homme, son inscription dans la fonction phallique est marquée par l'universalité de la castration  $\forall x. \Phi x$  (pour tout *x*, phi de *x*) et règle la nature phallique de la jouissance et le fait qu'elle soit plutôt centrée sur l'organe. Cette universalité se fonde de la fonction d'exception  $\exists x. \overline{\Phi x}$  (il existe un *x* tel que non phi de *x*), qui, elle, incarne mythiquement la jouissance hors castration du père de la horde primitive, dont on peut dire qu'elle est la jouissance de l'Autre.

Côté femme, d'être *pas-toute* inscrite dans la fonction phallique  $\overline{\forall x. \Phi x}$  (pas pour tout *x* phi de *x*) va marquer aussi son rapport à la jouissance : ainsi, si elle a accès à la jouissance phallique, de ce qu'elle a rapport à la castration, connaît-elle aussi cette *jouissance supplémentaire* que Lacan définit dans *Encore* comme une « jouissance au-delà

19. J. Lacan, *R.S.I.*, leçon du 15 avril 1975.

du phallus <sup>20</sup> ». Il l'appelle aussi la *jouissance Autre*, qui n'est pas la jouissance de l'Autre, parce que « au-delà du phallus » ne dit pas que la femme n'a pas rapport à la castration. Je pense même que cette jouissance supplémentaire, loin d'exclure la castration, la suppose. Cette jouissance implique le corps dans son ensemble d'une façon très singulière, au-delà de la jouissance liée au seul organe sexuel. C'est peut-être aussi la nature de cette jouissance qui fait dire à Lacan, dans « Les non-dupes errent » en 1974, que, si la jouissance de l'homme va sans le dire, la jouissance de la femme ne va pas sans le dire de la vérité... De cette inscription *pas-toute* dépend aussi l'état de ravage que la femme peut rencontrer dans le champ amoureux quand elle perd l'appui du désir de son partenaire, perte qui la fait régresser brutalement dans la structure au ravage maternel. Ravage repéré par Freud comme un temps précœdipien, lié au surgissement de la question de la différence des sexes et qui entraîne un retournement de l'amour en haine pour la mère <sup>21</sup>. Ravage dont on peut se risquer à dire, avec les repérages de Lacan, qu'il serait une menace d'engouffrement dans la jouissance de l'Autre, I-R, telle que la mère peut de nouveau la présentifier, dans les moments de suspens du *Nom-du-Père*, c'est-à-dire quand la femme peut ne pas pouvoir s'en servir. Ce temps de suspens du *Nom-du-Père* est, je pense, un effet de l'inscription *pas-toute* de la femme dans la fonction phallique. C'est d'ailleurs souvent cet état de ravage qui pousse une femme à l'écriture, comme si la matérialité de la lettre « injectait » quand même un peu de signifiant pour border cet engouffrement dans le ravage maternel.

Cette différence d'inscription dans la fonction phallique a aussi une incidence sur la structure du désir : ainsi existent pour la femme une tendance à faire converger amour et désir à l'endroit du partenaire et, à l'inverse, pour l'homme, une tendance à les disjoindre. Je ne développerai pas ce point ce soir.

Cette jouissance phallique donc ne va pas sans l'inscription dans la fonction phallique, sans la marque de la castration. C'est une jouissance marquée par le signifiant du phallus, qui conjoint le langage au désir. C'est aussi bien la jouissance du bla-bla, comme dit

20. J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 20 février 1973, p. 69.

21. S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1932, p. 147-178.

Lacan. C'est aussi la jouissance permise dans le champ du désir amoureux, celle qui fait qu'une *relation* sexuelle est possible, nouée à l'amour et au désir, où chacun des partenaires présentifie pour l'autre et l'Autre et l'objet *a*. Mais l'impossible écriture dans l'inconscient du *rapport* entre les sexes laisse chacun dans une radicale solitude dans son propre rapport à la jouissance et au désir. Mais il y a aussi dans ce champ complexe du sexuel la jouissance de l'Autre puisqu'elle s'éprouve dans le corps et peut-être particulièrement dans l'orgasme. Celui-ci serait-il, peut-on le dire, l'irruption énigmatique de cette jouissance dans le champ du sujet ? Et ce d'une façon différente pour l'homme et pour la femme, en raison justement de la différence d'inscription dans la fonction phallique, l'orgasme n'étant pas le fait de la *relation* sexuelle à proprement parler mais plutôt de l'impossible *rapport* entre les sexes ?

J'en viens maintenant à « La troisième », du 1<sup>er</sup> novembre 1974, où Lacan écrit sur la mise à plat du nœud borroméen à trois les différentes jouissances par lui repérées pendant ces années que je viens d'évoquer depuis 1959. « La troisième » se situe entre *Les non dupes errent*, en 1974, et *R.S.I.*, en 1975. C'est un séminaire sur le réel, où Lacan précise qu'il n'est pas tout, qu'il y a des *bouts de réel*. Je le rappelle parce qu'on peut sans doute dire que les différentes jouissances sont différents bouts du réel. Dans ce contexte, il distingue le réel en jeu dans la subjectivité humaine, dans la cure, du réel de la civilisation, pas sans lien avec le réel de la science, que l'analyste a pour mission de contrer. Et dans ce contexte il situe sur le nœud les différentes jouissances à l'endroit des intersections. La jouissance, dit-il, se spécifie d'être un champ défini par une intersection qui comporte deux parties, les trois parties centrales des trois intersections serrant l'objet *a*, au niveau du trou central qui résulte du coinçage des trois registres R, S et I :

1. Ainsi la *jouissance phallique*,  $J\Phi$ , marquée du signifiant par la loi symbolique est-elle hors corps, le rond de l'I étant la partie centrale de l'intersection R-S ;

2. Avec la *jouissance du sens*, c'est le rond du R qui est la partie centrale de l'intersection S-I, à partir de quoi il va établir la valeur de réel du symptôme – « le sens du symptôme, c'est le réel<sup>22</sup> » –, au-delà

22. J. Lacan, « La troisième », transcription faite au séminaire de P. Valas, p. 55.

du savoir qu'il recèle et qui fait l'objet de l'interprétation sur son versant d'équivoque signifiante ;

3. Avec la *jouissance de l'Autre*, JA, qui est jouissance du corps, hors langage, hors symbolique (la Chose), originaire et mythique, cette fois c'est le rond du S qui est la partie centrale de l'intersection I-R.

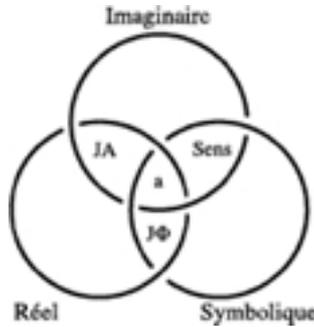


Schéma <sup>23</sup>

Et Lacan avance ici, je terminerai sur ces points, que toutes ces jouissances se *branchent* sur le *plus-de-jouir*, sur l'objet *a* <sup>24</sup>, et il ajoute que l'objet *a* est le seul « noyau élaborable » de la jouissance <sup>25</sup>.

Ce *branchement* est une ultime formulation pour dire les rapports complexes entre la jouissance et le désir : fil que j'ai suivi tout au long de mon travail, en soulignant d'abord le temps de *distinction* de la jouissance et du désir, avec le phallus, puis de *coupure* du désir dans le champ de la jouissance avec l'objet *a*. *Branchement* semble prendre son sens du placement des jouissances à l'endroit des intersections sur le nœud borroméen à 3, qui montre en effet que le trou central est produit du coinçage des trois parties centrales : l'objet *a*.

Tout cela dirait-il qu'il n'y a que la prise dans le désir et que le rapport au désir, tel qu'il se dégage dans la cure, qui permettent de civiliser les différents bouts du réel que sont les jouissances et de les repérer ? C'est en tout cas ce qu'enseigne particulièrement le temps

23. *Ibid.*, p. 62.

24. *Ibid.*, p. 78.

25. *Ibid.*, p. 61.

de la fin de la cure où un objet du fantasme, en particulier, se révèle être l'objet *a* cause du désir. De cette coupure émerge une lisibilité de toute l'histoire de la cure.

N. B. Je voudrais juste citer aussi la jouissance de l'Autre barré  $J\bar{A}$ , qui renvoie à la jouissance de l'Autre de l'Autre, qui n'existe pas, dit Lacan : c'est en effet un hapax dans *Le Sinthome*, à propos de Joyce, dans la leçon du 16 décembre 1976. Lacan n'en parle pas avant, ni après.